

c'est à qui aura les meilleurs argots. Pendant ce temps là vos poules s'ennuient et crèvent de frim, et le peuple se ruine pour vous entretenir. Est-ce juste ?

Vous vous accusez mutuellement d'être des vauriens, des voleurs ; pourquoi vous esquinter à prouver que vous valez pas mieux les uns que les autres ? On le sait bien.

D'abord vous autres là les bleus parceque les rouges ont tué le chien de Boucherville en traîtres, vous avez tué celui de Letellier ; c'est une bêtise qui vous retombera sur le nez, et pis à c'te heure vous vous morfondrez pour tuer le chien de Joly ; vous devez bien savoir pourtant que c'est inutile. S'il avait eu à mourir... serait mort de la "loop-line."

Vous autres les rouges vous donnez plus de beurre que de pain, vous voulez faire croire depuis un an que vous êtes capables de remplir la caisse qu'est vide avec des bouts de chandelles, vous êtes pas assez fins pour voir que les bleus ont tellement gratté c'te pauvre caisse qu'elle n'a pus de fond. Tenez, écoutez il faut que ça finisse, faites vos paquets et fichez le camp, vous avez assez blagué le service. Si vous continuez vous allez achever de convaincre le peuple que vous coûtez bien trop cher pour ce que vous faites, et alors au lieu de ce tas de ministres et députés qu'il paie si cher, il engagera un bon commis pour faire ses affaires.

D'abord sept ministres c'est bien que trop et pis cependant pour contenter tous ceux qui veulent l'être, il faudrait tous vous nommer, car vous voulez tous être ministres.

J'avais à peine dit ça, mon cher Canard, qu'une vraie tempête éclata. Une vingtaine au moins se mirent à crier : "c'est pas vrai," "c'est pas vrai." Je remarquai que les plus furieux étaient Sheyn, Loranger, Racicot, Mathieu et Champagne.

"Comment que je dis, "c'est pas vrai," ce sont ceux qui crient le plus fort qui sont les plus coupables. Saisissant alors ma tuque je leur dis :—Tenez, regardez bien, je vas jeter ma tuque au hasard dans le tas et je gage que le premier que j'attraperai en sera un qui a envie d'être ministre.

Je lance alors ma tuque dans le tas, à peu près... Si tu les avais vus se jeter à terre pour ne pas attraper la tuque ! Je t'envoie un dessin qui les représente à ce moment là... C'était à crever de rire... Y en a que trois ou quatre qui sont restés debout, le Père Boutin, le Père Blais et une couple d'autres... Croyant que je faisais mieux de finir comme ça, je sortis à la hâte par la porte de derrière, je pris pas le temps même de ramasser ma tuque.

Au revoir, mon cher Canard, des amitiés à ta canne.

LE PÈRE LOUISON.

Donnons au Peuple les moyens de Coloniser.

Dans le but de donner aux ouvriers qui végètent dans les villes



Discours du Père Louison du "Canard" aux députés de Québec. I leur reproche de vouloir tous être ministres. Les députés sont indignés et disent que c'est pas vrai.

—Comment c'est pas vrai ! dit le père Louison, tenez, j'allons jeter ma tuque dans le tas, et je gage que le premier que j'attraperai en sera un qui a envie d'être ministre.

les moyens de s'établir sur les terres nouvelles, M. L. O. David avait fondé, l'année dernière, une société de colonisation qui n'a pas fait merveille, mais qui a réussi à obtenir du gouvernement \$20 000, à la condition que la Corporation de Montréal souscrirait \$20 000, et les citoyens vingt autre mille piastres. La Corporation ayant refusé de souscrire, l'affaire fut manquée.

La société engagea alors le gouvernement Joly à donner un octroi égal au montant qui serait souscrit par les Corporations et citoyens de Québec et de Montréal.

Le gouvernement a adopté cette suggestion et a fait passer des résolutions déclarant que toute société de colonisation qui se formera dans les villes de Québec et de Montréal, aura le droit d'avoir du Gouvernement local un montant égal à celui qu'elle obtiendra des Corporations et citoyens de ces villes, depuis \$1,000 jusqu'à \$20,000, de manière à ce que chaque colon puisse avoir \$120.

Ce n'est certainement pas tout ce qu'il faudrait, mais c'est quelque chose et même beaucoup si on sait en profiter.

La difficulté est d'obtenir, dans un temps de misère comme celui où nous nous trouvons, de l'argent des Corporations et des citoyens de Québec et de Montréal. Pourtant mieux vaudrait donner aux ouvriers les moyens de s'établir et d'enrichir le pays en colonisant que de les faire vivre à rien faire.

L'automne approche avec son cortège de souffrances et de misère. Comment vont vivre ceux qui n'ont pas travaillé de l'été ? Comment vont-ils manger, se chauffer et se vêtir ? Qu'on pense un instant à tant de pauvres femmes et de pauvres enfants qui vont se trouver sans feu, sans pain ! Il faudra bien les empêcher de mourir de faim et de froid. Mais ce sera à recommencer tous les ans, car

les villes sont trop pleines, Montréal surtout ; il faut les vider. Qu'on fasse donc une bonne fois un sacrifice, qu'on donne pour la colonisation ce qu'on sera obligé de donner pendant des années pour empêcher des centaines de familles de mourir de faim et de froid. Ce n'est pas l'aumône que veulent un grand nombre d'ouvriers de cœur, c'est du travail. Eh bien ! quel travail plus patriotique, plus utile pour eux et pour le pays peut-on leur donner.

Si M. David ne veut pas ou ne peut pas continuer ce qu'il a commencé, que d'autres s'en occupent, qu'on organise des souscriptions ou des compagnies afin qu'on ne perde pas au moins complètement l'avantage de ce que vient de faire le Gouvernement. Il y en a qui disent que ce serait inutile de donner de l'argent aux ouvriers des villes pour leur permettre de coloniser, qu'ils feraient de mauvais colons. Nous n'hésitons pas à dire tout simplement : "ce n'est pas vrai." Quand bien même quelques-uns ne réussiraient pas, ce n'est pas une raison pour faire souffrir le grand nombre, et d'ailleurs l'argent placé dans la colonisation n'est jamais perdu, car si le premier ne réussit pas, s'il se décourage, il y en a toujours un qui profite de ce qu'il a fait. Il est vrai que c'est un mauvais temps pour faire souscrire les gens, mais qu'on laisse toutes les autres souscriptions de côté pendant quelque temps en faveur de celle-là, car c'est la plus importante, la plus nécessaire, la plus patriotique.

PATRIOTE.

COUACS.

AU CONSEIL DE VILLE.—La parole est à l'échevin Thibaut.

M. le Maire.— Dans certains quartiers de la ville, l'on se plaint

avec raison de ce que la correspondance laisse l'eau croupir dans des mares, ce qui est très-malsain. Je ne me pique pas d'une propreté excessive ; mais quand j'ai passé dans ces endroits l'odorat était choqué... par les émanations qui s'échappaient de ces cloaques remplis de couleuvres et autres reptiles. Il faudrait améliorer les égouts.

Le maire Rivard.— Je vous rappelle à l'ordre. D'égouts et des couleuvres il ne faut pas discuter !

Si on avait pour aider les ouvriers à s'établir sur les terres nouvelles la moitié de l'argent qu'on a perdu dans les sociétés de construction depuis trois ans !

On nous écrit d'Acton Vale qu'un mariage intéressant vient d'avoir lieu dans cette paroisse.

Un nommé Richards, père de l'hon. juge Richards de la Cour Suprême, un vieillard de près de quatre-vingt ans, vient d'épouser une fille de trente ans. Les "garçons d'honneur" étaient M. (†) Racine, agent général du South Eastern Railway, et sa femme.

Les nouveaux époux (véritable couple de pigeons) se sont envolés vers l'Europe.

Les paddy sont des messieurs dans notre pays ; ils ne se contentent pas de se battre avec des bâtons et des pierres... badinez pas, il leur faut des canons.

On a dernièrement, dans une des nouvelles paroisses de Montréal, publié les promesses de mariage qui suivent :

Entre M. Picquet et Mademoiselle Laperche.

Entre M. Mouton et Mademoiselle Lagnelle.

Entre M. Potibout et Mademoiselle Grandcor.

Le comble du scrupule : se confesser d'avoir carrossé une chimère.

Le comble de la délicatesse : Ne pas oser respirer quand on est près d'une femme de peur de ternir sa réputation.

Le comble de la pudeur : ne pas se déshabiller en face d'un fromage rempli d'yeux.

Le comble de la propreté : éviter de marcher où l'échevin Thibaut a mis les pieds.

Le comble du bonheur quand on veut avoir un : place : être parent de l'hon. M. Langevin ou de l'orateur Turcotte.

Le comble de la chasteté chez un collègue :

—Baisser les yeux en traversant la rue des Dames.

Le comble de la politesse : saluer tout le monde comme M. Oberrier pour être bien sûr de n'avoir pas manqué de rendre son salut à quelqu'un.

Le comble de la folie pour un jeune peuple : ne pas avoir les moyens de coloniser ses terres et s'endetter pour acheter de nouveaux territoires et y construire des chemins de fer.

Le comble de la pauvreté : avoir des parts dans les sociétés de construction et des billets dans la loterie du Sacré-Cœur.

Petit propos de brasserie :
—Ah ! mes enfants, que je m'ennuie. Pas d'ouvrage en ce moment. Je ne sais que faire de mes dix doigts.
Un ami complaisant.
—Fourre-les dans ton nez.